

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 6

Artikel: L'anisette
Autor: Adzes, Jeanne des
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

voudrài ferrà lau bîte, cò porrài rassérài lau tsette et lau iâodzo, fabrequâ lau tserrî, parâ lè pî ài tsevau et traire lè deint ài dzein, câ traizâ assebin lè deint. L'ètai on'affére d'au diabillio et fasant on tredon de la mëtsance, rappoo à lau martsau que l'ire eintremi dâi grapye ào bailli et ie mandant à stisse David Bertholet, que l'ètai on tot suti, po que laisse corre clli coo.

— Attiutâ, monsu lo bailli, que lâi dit David, vo faut no rebaillf noutron martsau, vo sède prau que lâi a nion cein po fère sa pliïe à la fôrdze !

— Lâi a pas moyan, David, so repond lo bailli ; ellia tsaravouâta l'a achomâ mon volef, faut portant que sâi punâ : po on'hommo tyâ faut on'hommo peindû, lâi a pas Dieu possiblio autrameint.

— Eh bin ! lâi arâi petître moyan d'arreindzî l'affére. Vo dite que vo faut quaucon à ganguelhî : eh pardieu ! laissî corre noutron martsau que no fa fauta et pu, à sa pliïe, peinde pî ion de noutrè cordagni, du qu'on ein a dou dein lo velâdzo que n'ant rein que quelque par de choque à fère tandu l'hivè. Et ma fâi, sè lè dzudzo ne sant pas conteint, l'è que sant bin dêfecilo !

Né jamé su se lo bailli l'avâi fê quemet lâi desâi David Bertholet.

MARC A LOUIS.

Au marché.

— Alors, vous n'avez plus de radis ?

— Hélas, non, par c'te bise, y n'ont fait que botasser. Mais voici la pluie; dans quierques semaines, ils seront rebons.

« Arrête le sang. »

On nous écrit de Vevey :

« Je prends la liberté de vous adresser une prière que me donne une bonne vicelle de ma connaissance et qui a, dit-elle, la propriété d'arrêter les hémorragies. »

La voici :

« Sang ! sang ! sang ! reste dans les veines comme le précieux sang de Jésus-Christ est resté dans son corps sur la croix, et qu'aucune goutte ne sorte ni ne purisse (sic) du corps de †††

Notre père, qui êtes aux cieux, etc. »

A l'école.

— Pourquoi met-on un coq au haut d'un clocher? demandait un régent de village à l'un de ses écoliers.

— ... J'sais pas, m'sieu.

— Voyons, voyons, réfléchis. Quelle idée évoque le coq, que représente-t-il ?

— ... Un oiseau.

— Petit bête. Voyons, réponds: Pourquoi met-on un coq plutôt qu'une poule, par exemple ?

— Ah !... c'est pacéque les œufs y se casseraient en tombant.

L'obsession.

Nos bons voisins -- et amis quand-même -- du bout du lac seraient les gens les plus heureux du monde si les Vaudois de Vaud n'existaient pas ou que le bon Dieu les eût relégués au fin fond de la Patagonie, de la Terre de Feu ou du Kamtschaka, et qu'il eût permis que leur pays, ancienne terre de Savoie, allât arrondir un peu le jardinier de la mère Royaume.

Il leur pèse, c'est compréhensible, de n'avoir, avec la Suisse, d'autre trait-d'union que ce pays de Vaud maudit et d'être forcés, pour se rendre aux Chambres fédérales, de passer par Lausanne, cette cité des marchands de soupe, camp de concentration des backfisch de l'Empire du Milieu, ainsi que, mardi, la désignait aimablement « Un Genevois », dans le *Genevois*. Cela est, en effet, très humiliant pour les citoyens de la ville la plus latine de l'Helvétie, dont le

passé est glorieux, bien plus glorieux que celui de la cité des marchands de soupe, etc. C'est toujours « Un Genevois » qui parle; nous ne sommes pas assez éduqués, dans le canton de Vaud, pour nous exprimer avec tant de courtoisie.

Cette situation est intolérable; nous nous en rendons bien compte, nous autres, pauvres Vaudois. Hélas, que voulez-vous, ce n'est pas nous qui nous sommes faits et qui avons choisi notre coin de terre !

Oh ! ce n'est pas que nous nous plaignions. Nous sommes très contents de notre partage. Le canton de Vaud est un beau pays; nous ne voudrions point changer. Et nous ne nous plaignons point non plus de ce que nous sommes. Après tout, nous ne différons pas tant que cela des autres humains, même des Genevois. Comme eux, nous croyons que nos intérêts valent autant que d'autres; comme eux, nous les défendons. Peut-être même, pourrait-on nous reprocher en cela une certaine indolence native. C'est notre péché mignon.

Ah ! si nous y avions mis plus d'ardeur, au bon temps, il y a dix ans au moins que la malle des Indes traverserait et le Simplon et le Mont-d'Or, et l'on serait peut-être à la veille d'inaugurer la Faucille. C'est, sans doute, pour cela que les Genevois nous en veulent tant, aujourd'hui. Ils oublient qu'alors ils suppléaient notre indolence, en cherchant à mettre des batons dans les roues, et qu'ils niaient tous les avantages qu'ils voient aujourd'hui, dans le Simplon, pour la Confédération et pour Genève. Leur patriotisme suisse — dont nul ne doute, d'ailleurs — inclinait, à ce moment, leurs sympathies vers le Mont-Blanc, en vertu, sans doute, des lois d'attraction et de pesanteur. C'est naturel: le Mont-Blanc est le géant des Alpes. Et puis, le Mont-Blanc ne fait qu'un avec Genève; on ne peut trouver vue de cette ville, où il ne dispute aux tours de St-Pierre la place d'honneur. Toujours, on entend dire: « Genève et le Mont-Blanc », comme on dit: « Vevey et la dent du Midi », « Interlaken et la Jungfrau », « Lucerne et le Pilate », « Lausanne et le Simplon », etc. Nous avons tous notre montagne, en Suisse. Les Vaudois voulaient percer le Simplon; les Genevois n'avaient aucune raison de ne pas vouloir percer le Mont-Blanc. Chacun cherche à percer, dans ce monde, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

Quant à notre passé, puisqu'on en parle — nous ne voyons trop ce qu'il vient faire en cette galère — il n'est pas très glorieux, c'est vrai. Nous avons été tour à tour Helvètes, de l'ancienne Helvétie, Bourguignons, Savoyards, Bernois. Maintenant, nous ne sommes plus que Suisses, du canton de Vaud (lac de Genève). C'est là ce qui fait le désespoir de nos excellents voisins d'en-là. Ils nous pardonnent à la rigueur d'être Suisses; mais, Vaudois, ils ne peuvent l'avaler. Il n'y a rien d'agréable, en effet, de devoir vivre côté à côté avec des « *sauvages* », comme ils nous appellent dans la revue qui se joue actuellement au Casino de l'Espérance.

Les Genevois nous rencontrent partout sur leur chemin. Nous leur sommes une insupportable obsession. Et vraiment il semble que le malin s'en mêle. Ainsi, il paraît que, le 1^{er} février, — on nous le raconte, du moins — lorsque le Conseil d'Etat de Genève et les journalistes qui l'avaient accompagné, rentrèrent de Berne, où ils avaient donc été tenter une démarche, en faveur de la Faucille, ils prirent un verre de compagnie, avant de s'aller coucher. Ils n'avaient pas beaucoup d'entrain; le groupe était plutôt silencieux. Le résultat de la démarche n'était pas tout à fait ce que l'on avait espéré. Alors, pour rompre un silence pénible, un des journalistes fait, tout à coup:

— Ah ! ça, nous n'allons pas plus longtemps nous regarder comme des momies ! En somme, rién n'est perdu, pas même l'honneur. Allons, un peu de musique pour nous mettre en joie !

Ce disant, il se dirige vers un orchestrion — il y en a maintenant dans tous les cafés; — il glisse une pièce de deux sous dans la fente. Le rouleau se met en mouvement et l'on entend les premiers accords d'une fantaisie sur la Fête des Vignerons... de Vevey.

Conseillers et journalistes se regardent ahuris. Ils se lèvent, paient l'écot et, sans prendre garde que leurs verres sont à moitié pleins et qu'il reste encore du Crêpy dans les bouteilles, — le Désaley est proscrit — ils endossent leurs manteaux, coiffent leurs huit reflets, prennent leurs cannes, leurs portefeuilles, et sortent à la queue leu leu, sans mot dire.

Et, derrière le comptoir, le patron, ébahi, les regarde sortir :

— Eh ben, quoi donc est-ce qu'ils ont, ce soir, nos conseillers ? Y sont tout chose. Paraît que ça ne biche pas !

Vieille chanson militariste.

Un de nos abonnés nous adresse la chanson que voici, composée jadis pour la *Compagnie du 5^e arrondissement du canton de Vaud*.

Nous que la patrie appelle
A protéger son honneur,
Brûlons tous d'un plus beau zèle
A nous montrer gens de cœur.
Serment sacré qui nous lie
Sans toi de feu nous brûlons.
Notre amour pour la patrie
Ferait fondre nos canons.

Oui nous voulons le défendre
Cet asile de la paix,
Oui nous brûlons de lui rendre
Ce don du Dieu des biensfaits.
Oh puisse notre énergie,
Au lieu de tristes lauriers,
Conserver à la patrie
La paix et ses oliviers.

Mais si le destin barbare
Ensanglantait nos guerriers,
On verrait, exemple rare,
Cent de la trois emportés
Par leur très grande vaillance.
Leur sang dans d'épais bouillons
Et dans sa mâle abondance
Ferait fondre leurs canons.

Et tous d'un noble courage
Nous sommes de sûrs garants
De ce paisible héritage
Remis à tous nos enfants.
Au sein de notre famille,
Heureux sans être vainqueurs,
Nous brûlerons l'étoipie
Conservant joie et bonheur.

Bon envio.

Un avocat, plaidant une cause très embrouillée, mêlait à des arguments des plus habiles et sans réplique, certains moyens un peu faibles ou captieux.

Au dîner en commun du tribunal, le président en fit, à part, la remarque à l'avocat, tout en le complimentant :

— Mais, Monsieur le président, si je n'avais à parler que devant des gens comme vous, je n'emploierais que de bons moyens (baissant encore la voix), mais à M^{me}, il en faut d'autres, il faut des choses qu'il puissent entendre.

Le soir, le jugement fut rendu. L'avocat gagna sa cause haut la main.

À la sortie, le président l'appela :

— Hé ! M^{me}, mes sincères félicitations; tous vos petits paquets sont parvenus à leur adresse.

L'anisette.

On nous écrit du pied du Jura :

Q u'il est gentil, agréable à l'oreille, qu'il semble innocent, ce joli mot : « l'anisette ». Moins innocent que l'on pense, et le nom et la chose. Telle la Sirène harmonieuse des rivages de la Sicile charme, attire et tue. Parleille à l'élixir du Père Gaucher : verte, dorée,

étincelante, flatteuse au palais : Ce que l'on en buvait dans le « vieux temps » de la perfide liqueur !

Loin d'exiger les soins que donnait à son œuvre le Révérend Père, la fabrication de l'anisette était d'une simplicité extrême, une des raisons, sans doute, qui la rendaient si déplorablement populaire, il y a quelque trente ans et plus. La consommation de l'anisette était alors effrayante, notamment dans nos villages du pied du Jura. Quand on ne la fabriquait pas soi-même, à la maison, rien n'était plus facile que de se la procurer.

En face des méfaits de l'absinthe on oublie très vite les pratiques passées. Et il ne faudrait pas croire qu'avant la liqueur du Val de Travers, on ne bût que de l'eau et le produit de nos vignes, dans le canton de Vaud. On ne parlait pas alors, c'est vrai, « d'absinthisme » ni des « crimes de l'absinthe », mais le mal cependant existait aussi, sous une autre forme, et les effets en étaient tout aussi désastreux. Anis ou absinthe, deux poisons également.

Je sais un petit village de notre canton, aujourd'hui prospère, où l'usage de l'absinthe est, certainement, une rare exception, où l'on ne boit plus d'anisette et qui, cependant, il y a quelques quarante ans, payait au fléau un large tribut. Remède à tous les maux, réels ou imaginaires, la liqueur domestique était sans cesse mise à réquisition. Son goût flatteur faisant oublier sa traîtrise, c'était la mère de famille qui en usait le plus largement. Figures rouges, sous leurs blancs bonnets, qu'elles étaient gaies, les pauvres femmes, accortes et insouciantes. Tous les moyens étaient bons pour arriver à satisfaire leur funeste penchant. La chose était connue, et hélas ! exploitée aussi, même par des gens « respectables et honnêtes ». Tel commerçant, qui avait le privilège de voir arriver nombreux les chalandes des villages d'alentour, avait en réserve, à leur intention, un tonneau d'anisette. Les petites boutiques de village n'étaient pas encore inventées. C'était le beau temps pour le négoce. Quand les bonnes femmes, fatiguées de la longueur du chemin, faisaient irruption dans le magasin, elles savait y trouver un réconfortant, et n'étaient point surprises lorsque la vendeuse, choisissant le moment favorable, les invitait doucement :

— Venez voir jusqu'à la curisine.

A la cuisine, on faisait deux tournées.

— Ça réchauffe l'estomac ! Ça remet le cœur ! Ça éclaircit les idées ! Ça vous donnera des jambes pour refaire votre *trotte* ! disait, gentiment, la bonne marchande.

Toutes ensemble ne manquaient pas d'affirmer alors ressentir les effets bienfaisants, autant que souverains, de cet elixir de longue vie. Et quand, la tête lourde, l'estomac en feu, les jambes molles, les pauvres femmes sortaient du « magasin », il était certain qu'il leur faudrait longtemps « pour refaire leur *trotte* ».

Voilà pourquoi, le long des sentiers ombragés de noyers séculaires, qui convergent vers la petite ville, vous eussiez alors rencontré, légèrement « émues », les bonnes vieilles d'autrefois, le verbe haut, le teint animé, s'avancant péniblement, un lourd panier au bras. Et c'est pourquoi, primant l'odeur du café, de la canelle ou des clous de girofle, vous eussiez perçu, en passant, un subtil et pénétrant parfum. C'était le bon vieux temps.

Aujourd'hui, principal et puissant adversaire de l'alcoolisme, nous voyons la femme, justement alarmée, combattre avec plus d'ardeur peut-être et de conviction que l'homme, le noble combat anti-absinthe.

Les temps actuels ont aussi du bon.

JEANNE DES ADZES.

Au café. — A un garçon qui venait de laisser tomber un plateau couvert de vaisselle.

— Dites-moi, garçon !

— M'sieu ?
— Il faut vous marier.
— Me marier, moi ! Et pourquoi ?
— Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

L'unanimité. — Lors des dernières élections communales, un municipal disait à un de ses amis, qui lui demandait des renseignements sur son élection.

— Moi, j'ai été nommé à l'unanimité, mais, par exemple, je sais que ceux du bas n'ont pas voté pour moi.

Un quart d'heure de bon temps.

L' homme, dont la vie entière	
Est de quatre-vingt seize ans,	
Dort le tiers de sa carrière,	
C'est juste trente-deux ans	32
Ajoutons pour maladie,	
Procès, voyage, accidents,	
Au moins le quart de la vie,	
C'est encore deux fois douze ans	24
Par jour, deux heures d'étude,	
Où de travaux, font huit ans	9
Noirs chagrins, inquiétudes,	
Pour le double, font seize ans	16
Pour affaires qu'on projette	
Demi-heure, encore deux ans	2
Cinq quarts d'heure de toilette,	
Barbe, et coetera, cinq ans	5
Par jour, pour manger et boire,	
Deux heures font bien huit ans	8
Cela porte le mémoire	
Jusqu'à quatre-vingt-quinze ans	95
Reste encore un an pour faire	
Ce qu'oiseaux font au printemps.	
Par jour l'homme a donc sur terre	
Un quart d'heure de bon temps.	

DESPRÉAUX.

Vas-y, René !

René *** n'a pas inventé la poudre. C'est un bon garçon.

Son père, qui désirait le marier, finit, non sans peine, par trouver une jeune fille de la campagne qui voulut bien prendre René pour sa « bonté » et sa condition sociale.

Lorsqu'il s'agit de la présentation à la famille de la future, le père recommanda à son fils de garder le plus possible le silence, de ne parler que dans le cas où cela deviendrait indispensable.

On arrive. Fidèle aux instructions de son père, René garde un silence profond ou ne répond qu'à peine et par quelques timides monosyllabes.

Un oncle de la future, qui assistait à l' entrevue, se penche à l'oreille de sa belle-sœur et lui fait, à mi-voix :

— Dites-voi, Fanchette, le fiancé de l'Emélie m'a tout l'air d'un bon benêt.

Alors, René, qui a entendu la remarque, se tourne vers son père :

— Dis, papa, je puis parler, à présent qu'on me connaît ?

Sur la pente

C'est donc pour vendredi prochain, au Théâtre. Qui a lu « Portes entr'ouvertes » et « M. Potterat se marie » n'eût saurait manquer d'aller voir jouer *Sur la pente*. On y retrouve toute la saveur du talent de M. Benjamin Vallotton.

Sur la pente n'est pas une « vaudoiserie » ; c'est une étude de mœurs vaudoises, finement observée et rendue avec un réalisme qui n'a rien d'outré. Le parlé du terroir ne pouvait être évité ; lui seul était capable de donner la note exacte de certains côtés particuliers de notre caractère ; M. Vallotton en a usé avec habileté, sans excès ; il n'a point cédé à de malheureuses et trop fréquentes exagérations. Mais les interprètes sauront-ils, eux aussi, rester dans une juste mesure, se demandera-t-on ? Qu'òn se ras-

sure à cet égard. De l'avis de l'auteur, qui a assisté à quelques répétitions, de l'avis de M. Darcourt, qui les a dirigées et dont le séjour au milieu de nous fut assez long pour lui permettre de bien juger des choses de notre pays, l'interprétation est non seulement au point juste, mais aussi bonne qu'on la peut souhaiter.

Quant à la mise en scène : figuration, décors, costumes, la *Muse* y a pourvu avec une scrupuleuse minutie. Tout a été conçu et exécuté pour donner au spectateur vaudois l'illusion la plus complète d'un cadre qui lui est familier.

Le succès en demande-t-il davantage ?

Il ne sera donné que deux représentations de *Sur la pente*, vendredi 17 et lundi 19 février.

Pour Juste Olivier.

Dimanche dernier a eu lieu, à l'école de Mur, une soirée en souvenir de Juste Olivier, avec chants, récitations d'enfants et de demoiselles du village.

Mercredi, M. Matthey, professeur aux Ecoles normales, a fait, à Moudon, sur notre poète, une conférence qui eut grand succès et à l'issue de laquelle il y eut une collecte en faveur du monument.

On nous annonce deux nouvelles conférences, qui seront faites prochainement, l'une à la Sarraz, par M. Auguste Vautier, membre du Comité du monument Olivier, l'autre à Mont-la-Ville, par MM. Matthey et Freymond, professeurs aux Ecoles normales.

La souscription.

IV^e liste de souscriptions :

Listes précédentes, 1677 fr. 20 ; de la Société des Jeunes commerçants, produit de la conférence de M. E. Tauxe, 30 fr. ; de quelques demoiselles de Nyon, 41 fr. ; de la section vaudoise de Zofingue, 20 fr. ; de M. Ed. Rossier, professeur, Lausanne, 5 fr. ; de M. Tissot, banquier, id., 10 fr. ; de M. Arthur Mercier, id., 10 fr. — Total : 1763 fr. 20.

Les fidèles.

Lundi soir, le Club patois veveysois a tenu séance en son local du « 10 août ».

La bonne gaîté du vieux temps n'a cessé de présider à cette charmante et joyeuse réunion.

Le Théâtre et le Kursaal.

Hier se sont terminées, au Théâtre, les représentations d'*Athalie*. Il en fut donné cinq, qui toutes firent salle comble et qui, toutes, eurent même succès. Demain, dimanche, *Le Maître de Forges* et *Le Contrôleur des wagons-lits*, deux œuvres pas très nouvelles, mais qui, la première surtout, ont leurs fidèles. Mardi, *Les dragées d'Hercule*, joyeux vaudeville. Jeudi, *Jeunesse*, de Picard, une première pour Lausanne, montée avec grand soin par M. Darcourt.

Au Kursaal, c'est toujours *Lausanne brigue*. La représentation d'hier, avec le concours de MM. Castella et Tornier, le « Semeur » et le « Laboureur » de la Fête des Vignerons, fut un triomphe. M. Tapie a vraiment de la chance, avec ses revues. Il la mérite. Jamais mettre en scène plus habile ne se donna plus de peine pour tirer tout le parti possible d'un genre déjà un peu usé, mais tenace, qui ne se sauve que par l'esprit du dialogue, le piquant des couplets, la richesse et l'originalité des décors et des costumes, la grâce des acteurs, des actrices surtout, la suffisance de la figuration, l'exacte mise au point d'un spectacle où l'œil a la grande part. M. Tapie a réalisé, tout cela. Demain dimanche, matinée, et le soir.

Le meilleur placement de ses économies

est l'argent que l'on dépense pour sa santé. On n'aura beaucoup à son corps par la consommation d'aliments de douteuse qualité et par des boissons excitantes, telles que le café, par exemple.

Comme remplacement de ce dernier, un produit fort hygiénique, bon marché et recommandable, est le *café de malt Kathreiner Kneipp*.

Ce café de malt, soigneusement préparé et grillé, est imbiber, d'après méthode brevetée, de matières provenant du fruit de café, ce qui lui donne le véritable goût et arôme du café colonial.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
Ami Fatto, successeur.